

NOTION

L'orientation scolaire

Résumé: *Conseiller les jeunes, leur choisir les études et une formation professionnelle sont les objectifs de l'orientation scolaire. L'orientation différenciée désigne les inégalités selon le sexe des élèves. Les filles se dirigent vers les filières littéraires et tertiaires et les garçons vers les filières scientifiques et techniques industrielles. Les filles et les garçons n'accèdent pas aux mêmes savoirs ni aux mêmes débouchés professionnels. Les orientations différenciées conduisent les filles vers des positions professionnelles moins rentables sur le marché du travail. L'autosélection, les représentations des métiers, le sentiment de compétence, les stéréotypes, l'articulation entre la vie professionnelle et la vie familiale, sont mis en cause pour expliquer ces orientations différenciées.*

L'«orientation», nous disent J. Guichard et M. Huteau¹, désigne à la fois les modalités de production et de reproduction de la division sociale et technique du travail et l'action de donner une direction déterminée à sa vie. « Scolairement, c'est conseiller un enfant sur le métier qu'il peut choisir »². L'orientation concerne les jeunes, leurs familles, de nombreux adultes qui doivent dans leur vie professionnelle se reconvertir. Elle est également au cœur des politiques d'éducation et d'emploi parce que l'école doit fournir à l'économie le personnel qualifié dont elle a besoin. Aussi la question de l'orientation occupe-t-elle depuis plus de cinquante ans une place majeure dans les décisions d'organisation du système éducatif.

L'un des facteurs qui explique les inégalités en matière d'orientation scolaire est le sexe des individus. L'étude de la répartition des filles et des garçons dans les différentes filières nous permet de constater que les filles et les garçons ne s'orientent pas de la même façon. Les filles optent pour des filières littéraires et tertiaires et les garçons pour des filières scientifiques et techniques industrielles. Et pourtant les filles réussissent en moyenne mieux leur scolarité que les garçons. Elles redoublent moins et obtiennent plus souvent le baccalauréat avec des mentions. Mais au moment des grands choix d'orientation, elles se dirigent vers des voies moins rentables en termes professionnels et « perdent ainsi une partie du bénéfice de cette meilleure réussite scolaire »³.

-
1. J. Guichard, M. Huteau, *L'Orientation scolaire et professionnelle*, Paris, Dunod, 2005.
 2. C. Chassagne, *Éducation à l'orientation*, Paris, Magnard (Chemins de formation), 1998, p. 18.
 3. J.-P. Caillé, S. Lemaire, M.-C. Vrolant, « Filles et garçons face à l'orientation », *Note d'information*, MEN – Direction de l'évaluation et de la prospective, n° 02.12, 2002, p. 1.

Naissance de l'orientation scolaire

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle l'orientation est définie dans son rapport avec l'appartenance sociale de l'élève. Il existe deux filières : la première « primaire supérieure » qui débouche sur le certificat d'études et sur les écoles primaires supérieures est réservée aux enfants du peuple, la seconde « secondaire supérieure », réservée à la future élite, conduit au baccalauréat et à l'université. À cette époque le choix d'orientation ne se posait pas parce que l'école primaire conduisait à un métier. C'est en 1910 que l'orientation apparaît et en 1922 qu'un décret définit ses caractéristiques : « il s'agissait de s'occuper des jeunes filles et jeunes gens cherchant un placement dans le commerce ou l'industrie »⁴. À cette époque on parle de l'« orientation professionnelle ». Ce décret demande : i) la délivrance d'un certificat d'orientation professionnelle sur lequel doivent figurer les capacités des jeunes gens ; ii) la création d'un centre d'orientation professionnelle par département, à la charge du département.

Même si les réformes scolaires se poursuivent (en 1930 l'enseignement secondaire devient gratuit et en 1936 l'obligation scolaire est portée à 14 ans) dans la période d'entre les deux guerres, on parle toujours de l'« orientation professionnelle ».

L'orientation scolaire, constate Jean-Michel Berthelot⁵, fait son apparition avec la loi de 1959. C'est la réforme scolaire de 1959 (appelée Réforme Berthoin) qui, en instituant un cycle d'observation et d'orientation après le CM2, fait entrer l'orientation dans le champ scolaire. Avec la poursuite des études jusqu'à 16 ans, le palier d'orientation est déplacé du CM2 à la cinquième. En fonction de leurs aptitudes évaluées à la fin de ce cycle d'observation, les élèves devaient être orientés dans cinq filières : un enseignement général long, classique pour les futurs cadres ; un enseignement terminal court destiné aux futurs ouvriers spécialisés, agriculteurs, artisans ; un enseignement technique long destiné aux techniciens supérieurs, un enseignement technique court destiné à former des ouvriers qualifiés et enfin un enseignement général court délivré dans un nouveau collège, le collège d'enseignement général.

L'existence de ces cinq types d'orientation, très différents les uns des autres, montre la complexité du système d'enseignement postprimaire de l'époque. Ce cycle d'observation n'offre pas un cycle commun ouvrant sur les différentes sections mais induit une orientation préétablie selon l'origine sociale. Les élèves sont scolarisés dans des établissements différents : les lycées ont un recrutement principalement bourgeois et les collèges d'enseignement général un recrutement populaire. En 1961, le taux d'entrée en sixième était de 50 % pour les enfants d'ouvriers et d'agriculteurs et de 80 % pour les enfants de cadre ; cinq ans après, en 1966, près

4. C. Chassagne, *Éducation à l'orientation*, p. 7.

5. J.-M. Berthelot, *École, orientation, société*, 2^e éd., Paris, PUF, 1988.

de 75 % des enfants de cadres supérieurs entrent en première ou en seconde contre 20 % des enfants d'ouvriers⁶.

Le mérite de la réforme Berthoin, c'est de faire placer théoriquement l'orientation au cœur du dispositif de la réforme scolaire. Mais en réalité, les dispositifs de l'orientation ont été mis en place dans le but de maîtriser l'arrivée en masse des élèves à l'école secondaire.

En 1975, la réforme Haby crée le « collège unique » : l'ensemble des élèves sortant de l'école primaire est réuni en un collège identique pour tous. Les collèges comprennent désormais les classes de la sixième à la troisième. Les filières en sixième et cinquième sont supprimées, les programmes sont unifiés et les professeurs sont les mêmes pour tous les élèves. En 1991 la quasi-totalité d'une génération entre au collège en sixième⁷. Mais désormais c'est le choix de la première langue vivante, le choix des options (le latin), la hiérarchie des établissements, la hiérarchisation croissante des filières et options dans l'enseignement général et technologique qui influencent l'orientation scolaire et qui sélectionnent les élèves. L'école, par ses mécanismes d'orientation, continue de « sélectionner » les élèves selon l'origine sociale et le genre des élèves.

Orientations différenciées des filles et des garçons

Les orientations différenciées traduisent une présence plus nombreuse des filles dans les filières tertiaires et littéraires et des garçons dans les filières scientifiques et techniques industrielles et reflètent la féminisation très inégale des différentes filières. La macrosociologie nous apprend que ces grandes différences d'orientation commencent à être visibles à partir de l'enseignement secondaire.

L'accès des filles à tous les niveaux d'enseignement a été réalisé progressivement et tardivement. Il a fallu attendre 1880 pour que les filles aient accès à un baccalauréat féminin, 1924 pour que les programmes deviennent identiques à ceux des garçons, et les années 1970 pour que la mixité soit généralisée dans tous les établissements scolaires. Depuis beaucoup d'études montrent que les filles sont meilleures à l'école que les garçons : elles prennent moins de retard, redoublent moins, elles accèdent en proportion plus importante au baccalauréat et à l'enseignement supérieur. Nous trouvons plus de filles que de garçons parmi les bacheliers depuis 1971 (78 705 contre 65 024 garçons)⁸, en 2005 nous comptons 160 077 bachelières contre 112 435 garçons⁹, et plus d'étudiantes que d'étudiants depuis 1980. En 1990, nous avions 53,5 % des filles sur 1 699 000 étudiants. En 2005, le taux s'élève à 57,3 %, soit 719 000 étudiantes.

6. *Ibid.*, p. 87.

7. *Ibid.*, p. 73.

8. C. Baudelot, R. Establet, *Allez les filles!*, 2^e éd., Paris, Seuil, 2006, p. 20.

9. D. Perelmuter, « Les résultats définitifs de la session 2005 du baccalauréat », *Note d'information*, MEN – Direction de l'évaluation et de la prospective, n° 06.16, 2006, p. 3.

Malgré une meilleure réussite scolaire, les filles sont toujours sous-représentées dans les filières les plus prestigieuses et les plus sélectives. Elles représentent 29,2 % des effectifs des classes scientifiques (CPGE scientifiques) et 25 % des écoles d'ingénieurs¹⁰. La faible représentation des filles dans les sciences semble être un phénomène international¹¹. Leur réussite scolaire devrait les conduire à s'investir d'avantage dans les filières scientifiques. Avec un aussi bon bagage scolaire que les garçons, les filles, une fois en terminale S, abandonnent cette filière d'excellence et de prestige et choisissent d'autres filières.

Comment expliquer ces orientations différenciées ? La mixité a eu en effet des effets contrastés : d'une part, comme l'ont montré de nombreux auteurs (Duru-Bellat, Baudelot, Felouzis), la mixité a ouvert de nouvelles filières aux filles et leur a permis d'acquérir des diplômes nouveaux. En particulier, la mixité a rendu possible l'accès des filles aux diplômes d'ingénieur. Cependant c'est peut-être aussi la mixité qui peut expliquer leur faible présence, en raison des orientations très différentielles des filles et des garçons, dans l'ensemble du système scolaire scientifique. Les recherches ont en effet mis en évidence des phénomènes structuraux d'inégalité, des processus de discriminations et des formes d'autosélection chez les filles.

Pour rendre compte de la faible présence des filles dans les filières scientifiques et techniques, Marie Duru-Bellat¹² explique que les filles optent pour les orientations ou pour les domaines où la possibilité de « concilier »¹³ la vie familiale et la vie professionnelle apparaît plus facile. Elles écartent de leur choix « les carrières qui leur paraissent incompatibles avec un destin social qui leur semble incontournable »¹⁴. Pour les filles, ce qu'elles considèrent comme « rentable »¹⁵, ce sont des investissements éducatifs dans la direction des filières qui leur sont traditionnellement destinées et qui correspondent aux secteurs du marché du travail qui emploient préférentiellement des femmes. Elles n'ignorent pas que l'engagement dans les filières traditionnellement masculines risque d'entraîner pour elles des difficultés « d'insertion sociale et professionnelle »¹⁶, mais également des difficultés psychologiques et familiales, car on attend d'une fille qu'elle s'investisse dans la vie familiale.

Quand l'observation et l'analyse de la scolarisation et des résultats scolaires entre les sexes se font plus fines, notamment dans le second cycle et dans l'enseignement supérieur, section par section, des inégalités apparaissent au détriment des filles et les différences de trajectoires demeurent très marquées. Les filles ont

10. Rapport *Filles et garçons à l'école sur le chemin de l'égalité*, Direction générale de l'enseignement scolaire, Direction de l'évolution de la prospective et de la performance, 2005.

11. C. Baudelot, R. Estabiet, *Allez les filles!*, p. 60.

12. M. Duru-Bellat, *L'École des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux?*, 2^e éd., Paris, L'Harmattan, 2004, p. 149.

13. *Ibid.*

14. M. Duru-Bellat, « La raison des filles : choix d'orientation ou stratégies de compromis ? », *L'Orienta­tion scolaire et professionnelle*, vol. 20, n° 3, 1991, p. 262.

15. M. Duru-Bellat, *L'École des filles...*, p. 227.

16. *Ibid.*, p. 229.

accès au baccalauréat et à toutes les filières de l'enseignement supérieur, mais peut-on parler d'égalité des chances ? À quel moment de leur scolarité les inégalités et les orientations différenciées commencent-elles ? Selon M. Duru-Bellat,

l'orientation est ce qui « finalise » la scolarité ; elle se fait à travers des choix successifs, dont les plus décisifs prennent place aujourd'hui en fin de troisième, en fin de seconde et à l'entrée dans l'enseignement supérieur¹⁷.

L'orientation scolaire s'opère en trois temps :

- en troisième, premier palier d'orientation : les élèves sont amenés à choisir entre trois voies : filière générale, technologique ou professionnelle ;
- en seconde, pour ceux qui se sont orientés en lycée général ou technologique, deuxième palier d'orientation : les demandes de passage en première générale (S, ES, L) ou en première technologique (STT, STI, SMS, STL) ;
- en terminale, troisième palier d'orientation : après leur bac, les élèves intègrent soit les filières plus sélectives comme CPGE, IUT, STS, ou les filières universitaires.

L'orientation en fin de troisième

La fin de la troisième représente le premier palier d'orientation et propose aux collégiens plusieurs choix : seconde générale et technologique, seconde professionnelle ou redoublement. Ils peuvent aussi poursuivre leur formation initiale en apprentissage ou, s'ils ont atteint l'âge de fin de la scolarité obligatoire, interrompre définitivement leurs études. Dans la carrière scolaire d'un élève, les phases d'orientation de fin de troisième et de fin de seconde constituent des moments essentiels. À la fin de troisième l'élève doit choisir entre voie professionnelle et voie générale. Les décisions d'orientation prises à l'issue de ces deux classes préfigurent largement le bagage scolaire avec lequel le jeune va terminer sa formation initiale et s'insérer sur le marché du travail.

Dans le cadre de l'enquête Jeunes 2002, auprès de 13120 jeunes du panel 1995, J.-P. Caillé¹⁸ étudie la perception et le vécu par les jeunes de la procédure d'orientation sept ans après leur entrée en sixième. Les résultats montrent que l'orientation est contrainte pour quatre jeunes sur dix. En cas de refus d'un vœu d'orientation, un jeune sur trois juge que la décision du conseil de classe était injuste. Le déroulement de l'orientation apparaît souvent marqué par des contraintes de niveau scolaire : 27 % des jeunes ont vu leur vœu d'orientation refusé par le conseil de classe et près du quart d'entre eux déclarent que leur niveau scolaire était insuffisant pour faire ce qu'ils auraient voulu. Dans le cas d'un refus, ce sont les garçons qui éprouvent un sentiment d'injustice plus fort que les filles (22 % contre 15 %).

17. *Ibid.*, p. 56.

18. J.-P. Caillé, « Le vécu des phases d'orientation en fin de troisième et de seconde », *Éducation et Formations*, n° 72, septembre 2005, p. 77-99.

Cette différence d'opinion n'est pas surprenante puisque les filles connaissent en moyenne une meilleure réussite que les garçons et sont aussi plus nombreuses parmi les lycéens généraux. Cependant les parents n'envisagent pas le même type de baccalauréat pour leurs filles et leurs fils. S. Roux et A. Davailon¹⁹ constatent que le type de baccalauréat envisagé varie sensiblement selon le sexe de l'enfant. En effet, ils envisagent plus volontiers pour les garçons un baccalauréat professionnel ou technique et plus souvent pour les filles un baccalauréat général. D'ailleurs, à la suite d'une étude des processus d'orientation en fin de troisième, ils soulignent que les familles demandent plus souvent pour les filles que pour les garçons une orientation en second cycle long. Il semble donc qu'au moment de formuler leurs vœux, les familles expriment une réelle réticence, liée à la différenciation sexuelle des emplois, à envoyer leurs filles en seconde professionnelle. Selon M. Duru-Bellat les filières générales sont perçues comme peu risquées pour les filles parce qu'elles leur permettent d'accéder aux emplois occupés par les femmes et restent « rentables » en cas de mariage²⁰. Lors de l'orientation définitive, les filles optent, là encore, pour une seconde générale dans des proportions plus importantes que celles des garçons.

Aujourd'hui les familles déclarent souhaiter une éducation équivalente pour leurs filles et leurs fils et d'ailleurs certains travaux²¹ soulignent qu'ils ont un niveau d'aspirations plus élevé pour les filles que pour les garçons : ils sont à présent un peu plus nombreux à envisager un bac pour leurs filles que pour leurs fils, et ils souhaitent plus souvent pour leurs filles que pour leurs fils des études jusqu'à au moins 20 ans (58,1 % contre 53,1 %).

Il semble que les parents aient plus ou moins conscience que les garçons pourront s'insérer dans la vie active avec une formation courte (professionnelle), tandis que les filles, qui accèdent plus souvent à des emplois tertiaires, auraient davantage besoin d'instruction²².

D'après une enquête qui a porté sur les choix scolaires en fin de troisième, J.-P. Caillé et S. Lemaire²³ constatent que l'orientation se fait principalement sur la base des notes obtenues au contrôle continu du brevet et dépendent des résultats scolaires. Ainsi 75 % des filles demandent une classe de seconde générale et technologique contre 68 % des garçons, alors que ces derniers sont plus nombreux à demander une seconde professionnelle. Les élèves ayant un bon niveau scolaire s'orientent majoritairement vers l'enseignement général et technologique. Avec 13 ou plus de moyenne, la plupart des filles et des garçons demandent

19. S. Roux, A. Davailon, « Le processus d'orientation en fin de troisième. Observation des comportements des acteurs et analyses des causalités », *Éducation et Formations*, n° 60, juillet 2001, p. 41-53.

20. M. Duru-Bellat, *L'École des filles...*

21. *Ibid.*, p. 122.

22. *Ibid.*

23. J.-P. Caillé, S. Lemaire, « Filles et garçons face à l'orientation », *Éducation et Formations*, n° 63, 2002, p. 111-121.

cette orientation et les trois quarts si leur note se situe entre 9 et 13. Si leur note est inférieure à 9, ils n'osent pas demander cet enseignement : seulement 25 % des collégiennes et 23 % des collégiens ont formulé ce vœu pour l'enseignement général et technologique. La note inférieure à 9 les amène à demander un BEP : 60 % des filles et 61 % des garçons ont formulé un tel vœu d'orientation.

Les résultats de cette enquête montrent qu'il n'y a pas de différences significatives dans les comportements des filles et des garçons dans le choix de l'orientation en seconde, mais que le niveau scolaire et l'appartenance sociale créent des différences importantes. À résultats scolaires identiques, les enfants de cadres, d'enseignants, des professions intermédiaires et d'employés demandent plus souvent une seconde générale et technologique que les enfants d'ouvriers et d'agriculteurs.

L'orientation en fin de seconde

L'orientation en fin de seconde constitue le deuxième palier d'orientation pour des élèves qui se sont dirigés vers le second cycle général et technologique. C'est à l'issue de cette classe qu'ils doivent déterminer la série de leur baccalauréat. Certains d'entre eux rejoignent l'enseignement professionnel à ce moment du cursus. Cette orientation déterminera le type de baccalauréat que les élèves prépareront.

Nous avons vu que l'orientation en seconde générale et technologique était indépendante du sexe des élèves et qu'elle dépendait des notes. Nous allons voir maintenant que les filles et les garçons à la fin de la classe de seconde formulent des vœux différents. Le premier constat suggère que la moitié des élèves de seconde demande une première S mais seulement un tiers des filles. À l'inverse, le souhait d'intégrer une première L est formulé par 27 % des filles et 10 % des garçons. Les demandes de premières technologiques montrent des différences sexuées encore plus nettes. Les garçons demandent massivement une orientation en STI (sciences et technologiques industrielles) – nous notons 92 % des demandes provenant des garçons – alors que les filles demandent massivement la première SMS (sciences médico-sociales) avec 96 % des vœux exprimés, tandis que la première STT recueille 69 % de leurs souhaits.

Ces répartitions sont confirmées par les résultats au baccalauréat. Les filières industrielles sont majoritairement masculines (8,7 % de filles au bac STI, sciences et techniques industrielles) et les filières tertiaires majoritairement féminines (62,4 % en STT, sciences et techniques tertiaires), avec 89,6 % dans l'option action et communication administrative (secrétariat) et 96,2 % dans l'option SMS (sciences médico-sociales). Dans l'enseignement secondaire général, les filles sont très majoritaires dans la section littéraire (82,4 %), majoritaires dans la section ES (64,5 %), et minoritaires dans les sections S (46,6 %) ²⁴.

24. D. Perelmuter, « Les résultats définitifs de la session 2005 du baccalauréat ». En S : 40,4 % des filles sont en option mathématiques et 58,7 % en sciences de la vie et de la terre.

Au niveau du CAP et du BEP, les garçons sont massivement dans les filières industrielles et artisanales. Dans le secteur secondaire, on ne trouve de filles que dans les sections “matériaux flous” (textiles). Elles sont surtout présentes dans des filières tertiaires (employées de bureau, de collectivité, secrétariat, santé, services). Nous constatons que peu de spécialités sont réellement mixtes. Au niveau du baccalauréat professionnel, les filles représentent 42,2 % des admis. Mais ce bac est divisé en deux grands domaines, le domaine de la production où elles représentent 10,7 % et celui des services où elles représentent 69,8 %²⁵.

D’après tous ces résultats nous pouvons constater que l’orientation en première est sexuée: les filles obtiennent à 70 % un bac littéraire, économique ou tertiaire et les garçons, à 60 % un bac scientifique ou technique industriel. La meilleure réussite des filles devrait les conduire à demander beaucoup plus souvent la première scientifique; au contraire, une partie importante d’entre elles demande une orientation vers des filières littéraires et tertiaires. M. Duru-Bellat²⁶ souligne que les filles s’excluent par autosélection de la filière scientifique et que les conseils de classe ne tentent pratiquement jamais de corriger cette tendance.

C. Marro et F. Vouillot²⁷ ont montré que les filles ont du mal à s’imaginer dans des professions scientifiques. Le degré de congruence entre image de soi et l’image prototypique de la filière scientifique est très faible chez les filles, même quand elles déclarent avoir des capacités égales à celles des garçons pour l’accès aux métiers techniques, et elles envisagent majoritairement pour elles-mêmes un métier “féminin”. D’ailleurs, selon F. Mariotti²⁸, même quand elles intègrent les filières scientifiques, elles n’y entrent pas avec les mêmes représentations que les garçons et manifestent une plus grande difficulté d’identification au modèle du scientifique. On peut supposer que les filles ont à faire face à des barrières institutionnelles et culturelles que ne rencontrent pas leurs camarades garçons.

Orientation après le baccalauréat

L’orientation après le baccalauréat représente le troisième palier d’orientation. Cette entrée dans l’enseignement supérieur reflète les différences d’orientation prises au lycée. Les séries empruntées par les élèves en première et en terminale déterminent directement leur orientation dans l’enseignement supérieur. Une étude sur les choix post-baccalauréat montre que les garçons après le bac intègrent majoritairement des filières plus sélectives comme les classes préparatoires aux grandes écoles, IUT, STS, alors que les filles s’engagent le plus souvent dans des études plus

25. D. Perelmutter, « Les résultats définitifs de la session 2005 du baccalauréat »..

26. M. Duru-Bellat, J.-P. Jarousse, M.-A. Labopin, V. Perrier, « Les processus d’auto-sélection des filles à l’entrée en première », *L’Orientation scolaire et professionnelle*, vol. 22, n° 3, 1993, p. 259-272.

27. C. Marro, F. Vouillot, « Représentation de soi, représentation du scientifique-type et choix d’une orientation scientifique chez des filles et des garçons de seconde », *L’Orientation scolaire et professionnelle*, vol. 20, n° 3, 1991, p. 303-323.

28. F. Mariotti, « Place et statut des mathématiques selon le sexe dans la structure des représentations sociales de la science et des métiers scientifiques chez des collégiens et des lycéens », *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 49, 2001, p. 78-96.

longues à l'université, et sont 42,9 % à s'inscrire en premier cycle universitaire. Les différences d'orientation sont très profondes, lorsqu'il s'agit des bacheliers généraux; les filles avec une meilleure réussite au baccalauréat sont deux fois moins nombreuses à choisir une classe préparatoire aux grandes écoles (30,5 % des garçons et 13,6 % des filles) et un IUT (17,5 % des garçons et 7,5 % des filles)²⁹. La même situation s'observe parmi les bacheliers technologiques: plus de sept garçons sur dix intègrent un IUT ou une STS, alors que c'est le cas de la moitié des filles seulement.

À l'université les filles sont très majoritaires en lettres (72,7 %) et en sciences humaines et sociales (67,6 %) ; majoritaires en droit (64,5 %), elles sont minoritaires en sciences « dures » (27,3 %). Une mixité presque paritaire existe en médecine (59,9 %) et en sciences économiques et gestion (51 %) ³⁰.

Par contre, les filles sont minoritaires dans les sections réputées les plus "prestigieuses" du système scolaire français, les classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques. Les filles représentent 74,7 % des classes préparatoires littéraires, 55 % des classes économiques et commerciales, préparant aux écoles de commerce, mais elles sont 29,2 % dans les classes préparatoires scientifiques préparant aux écoles d'ingénieurs³¹.

Les sociologues, Marry, Ferrand, Imbert, expliquent pourquoi et comment certaines filles parviennent à dépasser ces déterminismes ou ces choix contraints et font des choix dits « atypiques ». Dans leur étude auprès des polytechniciennes et des normaliennes scientifiques, M. Ferrand, F. Imbert et C. Marry³² s'interrogent sur les mécanismes et les facteurs qui conduisent ces filles à s'investir dans des formations non traditionnellement investies par les femmes telles que l'ENS d'Ulm-sciences et l'École Polytechnique. Selon ces auteures, les choix de formation que font les filles ne sont pas forcément « raisonnables » et conformes aux attentes que la société a vis-à-vis d'elles. Leur faible présence ne signifie pas l'exclusion, mais correspond à un choix délibéré. Les filles des milieux privilégiés subissent moins de contraintes que les garçons des mêmes milieux. On attend moins d'elles qu'elles fassent une carrière professionnelle et sociale brillante. Leurs choix dépendant moins que ceux des garçons des pressions familiales et sociales, elles choisissent selon leur goût, et se lancent dans des études scientifiques et des carrières d'ingénieur parce qu'elles aiment ces matières.

Enfin, les orientations différenciées sont aussi la conséquence de la division sexuée du marché du travail. La situation actuelle du marché de l'emploi donne une image quasi identique pour tous les pays du monde, c'est-à-dire une connotation féminine aux métiers du secteur tertiaire où l'insertion est plus difficile et les

29. S. Lemaire, « Les premiers bacheliers du panel : aspirations, image de soi et choix d'orientation », *Éducation et Formations*, n° 72, septembre 2005, p. 137-153.

30. Y. Frydel, « Les étudiants inscrits dans les universités publiques françaises en 2006 », *Note d'information*, MEN – Direction de l'évaluation et de la prospective, n° 07.47, 2007.

31. *Rapport Filles et garçons à l'école sur le chemin de l'égalité*.

32. M. Ferrand, F. Imbert, C. Marry, « Femmes et sciences. Une équation improbable ? L'exemple des normaliennes scientifiques et des polytechniciennes », *Formation-Emploi*, n° 55, 1996, p. 3-18.

salaires moins élevés, et une concentration des hommes dans les secteurs techniques et industriels où les possibilités d'insertion et de revenus sont beaucoup plus favorables. Ainsi ces orientations scolaires et professionnelles produisent et reproduisent une division sexuée du marché du travail qui entraîne pour les femmes des difficultés d'insertion professionnelle, des risques plus élevés de chômage, des inégalités de salaire, des emplois à temps partiel et de statuts précaires.

Depuis de nombreuses années, des efforts sont faits pour essayer d'améliorer l'orientation scolaire et professionnelle des filles et pour pallier la baisse importante du nombre d'étudiants dans les filières scientifiques universitaires en incitant un plus grand nombre de filles à s'y orienter. Les actions mises en place pour lutter contre les stéréotypes sexués concernant les métiers n'ont pas réussi à changer les représentations que les enfants et les adolescents ont du monde du travail, toujours dominé par les stéréotypes de sexe. Il faut reconnaître en même temps que les filles commencent à montrer un intérêt pour les métiers traditionnellement masculins. Un nombre croissant de filles envisagent et entreprennent d'embrasser des carrières scientifiques et techniques mais le mouvement est encore timide. Quant aux garçons, leurs modèles restent stéréotypés et ils n'envisagent toujours pas de choisir des filières et des métiers dits « féminins ».

Des déterminations complexes, des orientations différenciées

Constatant ces orientations très différenciées et leur stabilité, malgré la mixité des systèmes scolaires, N. Mosconi et B. Stevanovic³³ ont fait l'hypothèse qu'elles étaient liées aux représentations que se font des métiers, à l'heure des projets professionnels, les adolescentes et les adolescents scolarisé(e)s au collège et au lycée.

En 1981, Linda Gottfredson³⁴ a proposé une modélisation des représentations des professions en les classant sur deux axes simples : masculinité / féminité et niveau de prestige. Selon cette approche, tous les enfants prennent conscience d'abord que les emplois sont différenciés quant au sexe, puis que les différentes fonctions ont des niveaux inégaux de prestige social. Le croisement de ces deux processus est que, à partir de treize ou quatorze ans, tous les adolescents disposent d'une carte cognitive unique pour se représenter les professions. Parmi tous les champs possibles de travail, une zone des choix de carrière acceptables peut être tracée selon trois critères : la compatibilité du sexe perçu de chaque métier avec l'identité de genre, la compatibilité du niveau perçu de prestige de chaque métier avec le sentiment d'avoir les capacités pour accomplir ce travail, et la volonté de faire le nécessaire pour obtenir le travail désiré. Cette carte des carrières acceptables détermine l'orientation scolaire et déterminera ultérieurement les changements de métiers possibles.

33. N. Mosconi, B. Stevanovic, *Genre et Avenir. Les représentations des métiers chez les adolescentes et les adolescents*, Paris, L'Harmattan (Savoir et Formation), 2007.

34. L.S. Gottfredson, « Circumscription and compromise : A developmental theory of occupational aspirations », *Journal of Counseling Psychology*, 28 (6), 1981, p. 545-579.

L'étude de la représentation des métiers selon ces deux dimensions a montré clairement les différences sexuées des représentations. Les filles marquent leurs préférences pour les métiers de soin ou du social, alors que les garçons préfèrent les métiers scientifiques et techniques ayant comme caractéristique principale un salaire élevé. M. Wach³⁵, en utilisant la carte cognitive de Gottfredson, montre que le métier d'ingénieur est considéré comme un métier d'homme, ceux de secrétaire et assistante sociale comme des métiers de femme. Seul le métier de médecin est considéré comme convenant aux deux sexes.

Gottfredson avait supposé que la carte cognitive des métiers se constitue vers treize ou quatorze ans. Les études longitudinales faites sur le développement de ces représentations montrent qu'elles se constituent beaucoup plus précocement sur le facteur masculinité/féminité.

Par exemple, M. McMahon et W. Patton³⁶ ont observé des différences dans les représentations sexuées déjà à l'école primaire, avec, chez les filles, le souci de la "conciliation" de la carrière et de la vie familiale. Les garçons, par contre, à l'école primaire, commencent déjà à se préoccuper de la planification de leur carrière. Selon P.I. Armstrong et G. Crombie³⁷, il apparaît que les filles ont des représentations des professions stéréotypées en adéquation avec les rôles sociaux traditionnellement assignés aux femmes et qu'elles jugent plus favorablement des professions considérées comme "typiquement féminines".

Selon S. Lemaire³⁸ la faible orientation des filles dans les filières sélectives pourrait s'expliquer par un manque de confiance en elles. D'après les données recueillies³⁹ sur une échelle socio-affective du degré de confiance en soi, 34 % des filles se retrouvent dans le groupe des élèves dont la confiance en soi est la plus faible, alors que c'est le cas de seulement 15 % des garçons. Par contre, 44 % des garçons se situent parmi ceux qui expriment la plus forte confiance en eux. Et pourtant, les filles ne sous-estiment pas leurs bons résultats scolaires, les bacheliers S sont plus nombreuses à penser qu'elles sont bonnes en mathématiques (62 % contre 60 %) ⁴⁰, ce qui est relativement nouveau parce que plusieurs auteurs, comme Duru-Bellat, Mosconi, Marry, Marro, ont souligné que les filles sous-estimaient leurs résultats en mathématiques.

Les filles ne se dirigent pas en première et en terminale scientifique dans le même état d'esprit que les garçons : certaines différences par rapport aux raisons

35. M. Wach, « Projets et représentations des études et des professions des élèves de troisième et de terminale en 1992 », *L'Orientation scolaire et professionnelle*, vol. 21, n° 3, 1992, p. 297-339.

36. M. McMahon, W. Patton, « Gender differences in children's and adolescents' perceptions of influences on their career development », *School Counselor*, 44, 1997, p. 368-376.

37. P.I. Armstrong, G. Crombie, « Compromises in Adolescents' Occupational Aspirations and Expectations from Grades 8 to 10 », *Journal of Vocational Behavior*, vol. 56, n° 1, février 2000, p. 82-98.

38. S. Lemaire, « Les premiers bacheliers du panel... ».

39. Toutes séries confondues de baccalauréat.

40. S. Lemaire, « Les premiers bacheliers du panel... ».

évoquées pour ce choix d'orientation, selon C. Fontanini⁴¹, ont fait apparaître que les filles se sont plus engagées dans cette filière que les garçons pour se laisser toutes les portes ouvertes vers l'enseignement supérieur alors que les garçons ont fait davantage ce choix pour se spécialiser dans la voie scientifique. Mais les filles sont aussi plus nombreuses que les garçons à opter pour la spécialité SVT, ce qui réduit considérablement leurs possibilités d'intégrer après leur baccalauréat une classe préparatoire scientifique MP, PC, ou PSI.

L'hypothèse d'A. Bandura⁴² de l'influence sociale souligne que le sentiment de compétence peut contribuer à expliquer les différences de choix professionnel liées au sexe. Le sentiment de compétence influe sur les buts, plus on se sent compétent plus on peut se fixer des buts difficiles. Ainsi A. Bandura suppose que la perception subjective des chances de réussite peut déterminer en partie les comportements du développement de carrière. G. Hackett et N.E. Betz⁴³, qui ont repris cette théorie pour comprendre les choix d'orientation des adolescents et des adolescentes, ont montré en effet que les filles s'estiment généralement moins compétentes que les garçons pour les professions scientifiques. Pour expliquer ce résultat, elles ont suggéré que la socialisation des filles leur fournit moins de possibilités de croire en leur capacité d'exercer avec succès les métiers traditionnellement masculins et moins de moyens d'accéder aux informations qui leur permettraient de développer leur sentiment de compétence. Si les filles ont moins confiance en elles-mêmes et en leurs capacités à réussir dans le domaine scientifique et technologique, indépendamment de leur réussite dans ces domaines, elles seront moins motivées à choisir ces carrières.

Ainsi, d'après P.I. Armstrong et G. Crombie⁴⁴, il apparaît que les filles expriment un sentiment de compétence plus élevé pour les métiers "féminins" (soin, social, éducation...), alors que les garçons ont un sentiment de compétence plus élevé pour les métiers traditionnellement "masculins" (ingénieur). L'étude de W.-C. Mau⁴⁵, qui montre que les filles sont moins persistantes que les garçons dans leurs aspirations aux carrières scientifiques et technologiques, ainsi que l'étude de R.T. Lapan et J. Jingeleski⁴⁶, qui montre que les filles ont des espérances moins élevées d'atteindre une carrière en sciences que les garçons, confirment la thèse de G. Hackett et N.E. Betz selon laquelle les filles ont moins confiance en elles-mêmes et en leur réussite dans le domaine scientifique.

41. C. Fontanini, « L'orientation des filles vers les écoles d'ingénieurs, un exemple : l'institut national des télécommunications », *L'Orientation scolaire et professionnelle*, vol. 30, hors-série, juillet 2001, p. 299-304.

42. A. Bandura, « Self-efficacy: Toward a unifying theory of behavioral change », *Psychological Review*, 84 (2), 1977, p. 191-215.

43. N.E. Betz, G. Hackett, « The relationship of career-related self-efficacy expectations to perceived career options in college women and men », *Journal of Counseling Psychology*, 28 (5), 1981, p. 399-410.

44. P.I. Armstrong, G. Crombie, « Compromises in Adolescents' Occupational Aspirations... ».

45. W.-C. Mau, « Factors that influence persistence in science and engineering career aspirations », *Career Development Quarterly*, vol. 51, n° 3, mars 2003, p. 234-243.

46. R.T. Lapan, J. Jingeleski, « Circumscribing Vocational Aspirations in Junior High School », *Journal of Counseling Psychology*, vol. 39, n° 1, janvier 1992, p. 81-90.

Les filles font des orientations moins rentables et moins « scientifiques ». Elles ont fortement investi les sciences de la vie (pharmacie, biologie, médecine, agronomie, études de vétérinaire), alors que les études et emplois dits techniques de l'industrie (mécanique, électricité...) de niveau Bac ou Bac + 2 (BTS et DUT) comptent très peu de filles. Nous retrouvons les mêmes tendances dans les écoles d'ingénieurs et les cursus universitaires de maths ou physique.

On voit que, malgré certains progrès (en droit et en économie ou en médecine), les filles et les garçons sont loin d'avoir aujourd'hui des orientations analogues. Ne suivant pas les mêmes filières ni les mêmes cursus, ils / elles n'accèdent pas aux mêmes savoirs ni aux mêmes débouchés professionnels.

Biljana STEVANOVIC

CERSE, Université de Caen Basse-Normandie

